

Yves Peyré

La compagnie d'André du Bouchet

Toute parole inscrite au gré des pages ne se distingue pas d'une attitude de vie en apparence extérieure, antérieure (?), à sa venue sur ces pages. Pourtant, autant le dire tout de suite, il n'y a pas d'antériorité. Ce qui surgit dans les mots n'a pas mûri dans un premier temps – le mûrissement, l'élargissement est une affaire de pages. J'entends, dans le cas d'André du Bouchet, de feuilles battantes sur lesquelles l'urgence se précipite (comme la pluie sur le toit, comme lors d'une opération chimique tout à la fois hasardeuse et précise).

Il y a le réel (la prolixité, la complexité du réel) à considérer, à scruter, à surprendre, à sauver, et la page sur laquelle les mots se tendent. Leur manière est de courir, de se cabrer, d'implorer. Ils sont actifs et d'autant plus le sont-ils que le réel pénètre le papier – lui n'est pas un refuge, mais un foyer. À la fin, au bout d'une course de plume, ce serait comme un aveu de lumière.

J'imagine, je me souviens, une silhouette à grande foulée, dans une ville ou aussi bien dans la nature, qui, à chaque détail – cet encadrement de fenêtre, cette fleur –, porte les lunettes de la poche au regard et considère à la volée le motif suraigu de la réalité. Sur la page les mots par regroupement d'incandescence et jusqu'à la cassure (la saturation) du sens obéissent à la même logique du coup d'œil. La réalité ou la parole n'est pas une alternative, plutôt une équivalence, mais une équivalence en danger constant d'effondrement, donc à sans cesse reconduire.

La surtension des mots, cette épiphanie du réel, n'est qu'un hommage à la précision. L'attention la plus intense s'interrompt pour reprendre, comme la respiration. La parole d'André du Bouchet expire la vérité des instants. Elle mord la page. La caresse rapide du regard, le dévalement des fins de comparaison se relaient. L'horizon s'accroît par la soudure, de l'acidité des mots-outils jusqu'à la grâce des singularités rentrées en poésie. Le souci d'André du Bouchet est de ne rien omettre (pour ne rien omettre il vaut mieux toutefois ne pas tout dire), la main qui tourne les pages du dictionnaire n'est pas animée d'une autre intention que celle qui préempte les cailloux.

Alors, sur la page, ce sera tout : la concrétude toujours, le rude, le précieux, le savant autant que le simple, les livres, l'art, le fait historique ou quotidien, la banalité, une amorce de réflexion parfois (le recours philosophique), le savoir

d'un lexique et d'une syntaxe propres à aviver l'ampleur des choses, de la réalité si précise et si confuse. Sur la page, la réalité se décante en effet. Elle trouve son rythme, celui du coup d'œil, de la foulée. Telle est la taille de l'écriture, sa nécessité. Autant dire que pour André du Bouchet le livre doit retourner parmi le monde dont il n'est jamais qu'un instant de plus haute exactitude.

On peut penser – et non sans apparence de raison – que la parole d'André du Bouchet étant abrupte, se suspendant, cessant un instant pour mieux se tendre et rebondir dans l'élan, est une parole montagnarde, donc qu'elle coïncide parfaitement avec le lieu même de Truinas (ce mot définitivement acquis comme quelques autres alentour à la poésie). C'est très vrai. Toutefois, il importe de considérer qu'à l'instant de *Dans la chaleur vacante* André du Bouchet foulait la plaine du Vexin, considérait la beauté de ses labours, voire parcourait Belle-Île, et pourtant la montagne déjà s'imposait. Une montagne de parole, comme chez Brueghel et Segers une montagne de traits avant la montagne même. Dans la découverte de Truinas – grande vérité de soi-même – André du Bouchet aura fait au moins la moitié du chemin.

Une parole offerte, ouverte (tel un fruit) et tendue, quelques livres à ramasser, à feuilleter, le trajet solitaire de la main a retrouvé la compagnie (sans laquelle rien ne serait justifié) par la lecture. Selon le propos même d'André du Bouchet, « compagnie illumine » : alors s'emparer des mots, de leur cerne de silence, de leur allant, les murmurer en soi, pour soi, sachant en cet instant, lecteur, que le don n'a de sens que s'il est reçu – et pleinement reçu. La poésie d'André du Bouchet, conforme à la vélocité d'une silhouette, à la chaleur audacieuse d'une conversation où l'humour relance le vertige, à la fraîcheur d'une voix, à la netteté d'un regard, propose la chance d'une ouverture qu'il faut saisir. Ce qui veut dire lire avec soi, avec l'autre, dans la ferveur de l'échange, pour la réalité et la parole confondues le temps de livres offerts dans l'extrême générosité d'un mouvement brusque de personne, l'audace du lecteur étant de s'y risquer :

« ... comme
dans la plus grande hauteur

on

plonge. »

Lu à l'Hôtel de Massa, le 29 mars 2001.